

L'oeil couturé

Frankenstein Unbound de Roger Corman

Thierry Horguelin

Numéro 53, janvier-février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1991). Compte rendu de [L'oeil couturé / *Frankenstein Unbound* de Roger Corman]. *24 images*, (53), 70–71.

FRANKENSTEIN UNBOUND

DE ROGER CORMAN



Le Docteur Buchanan (John Hurt), un héros de science-fiction égaré dans un film d'épouvante

L'OEIL COUTURÉ

Par *Thierry Horguelin*

L'affiche du film est sobre et belle: l'œil s'y détache seul de l'obscurité, écarquillé, grossièrement couturé comme un ballon de football. Synecdoque du monstre que le Docteur Frankenstein avait créé à partir de morceaux prélevés sur divers cadavres, l'œil est aussi la métaphore de ce film mystérieux qui n'appartient plus à aucun genre à force de les rencontrer tous: marquerie de lambeaux de cinéma vus comme à travers le prisme d'une mémoire moins soucieuse d'exactitude que de restituer l'émerveillement premier de la découverte. La cinéphilie de Roger Corman n'est pas un musée, encore moins le répertoire de «codes» cher aux post-modernes (avec cet

insupportable côté «entre nous» du second degré): c'est un labyrinthe à la topologie aberrante où l'on se perd comme dans une galerie de miroirs truqués, ainsi que le héros du film en fait, en même temps que le spectateur, l'expérience.

Los Angeles, 2031. En mettant au point une arme terrifiante pour l'armée, le Docteur Buchanan provoque une fissure spatio-temporelle (sous la forme d'un menaçant nuage qui surplombe la ville) où il glisse accidentellement. Il se retrouve à l'été de 1816 sur les rives du Lac Léman où Shelley, Byron et Mary Godwin (future Mme Shelley) défraient la chronique par leur pratique scandaleuse de l'amour libre,

pendant que la créature du Docteur Frankenstein sème la terreur dans les bois environnants... Dès lors, le voyage à travers le temps s'emboîte sur un film d'épouvante distancé par l'humour (dû pour l'essentiel au jeu des anachronismes) et par le regard faussement candide de Buchanan, personnage de science-fiction égaré dans un film gothique de la Hammer.

Dans un premier temps, *Frankenstein Unbound* est une variation autour d'un mythe assez puissant pour avoir absorbé les circonstances mêmes de sa création¹. La présence, aux côtés de Byron et de Mary Shelley, du Docteur Frankenstein vise moins à avérer l'existence historique de celui-ci qu'à suggérer que ceux-là sont désormais des personnages de légende qui appartiennent de plain pied au territoire de la fiction. Par-delà la reprise ingénieuse, et moins hétérodoxe qu'il n'y paraît, des thèmes du demiurge prométhéen et de la révolte de la créature (qui se sait « incomplète ») contre son maître, le film se veut une méditation sur la responsabilité scientifique : à travers le conflit qui les oppose, Corman met en parallèle les travaux de Frankenstein et les développements actuels de la techno-science, incarnés par Buchanan : tous responsables d'une même abomination. Enfin, le film débouche sur une vision apocalyptique de la planète transformée en désert (le propos anti-nucléaire se précise) où, Frankenstein mort, Buchanan poursuit la « créature » avant de l'anéantir dans ce qui reste de son laboratoire (un studio de cinéma désaffecté?), au cours d'une sorte de « son et lumière » tout à fait étonnant, version schématisée du palais des glaces de *The Lady from Shanghai* et possible allégorie des pouvoirs de la mise en scène.

De torsion en réfraction, le film semble pour notre plus grand plaisir s'inventer à mesure qu'il se déroule. Le soin et la qualité de la réalisation (photo, mise en scène, direction artistique), qui élèvent le pragmatisme à la hauteur du style, paraissent eux-mêmes d'un autre âge. Le film tire d'ailleurs une intemporalité heureuse du traitement délibérément démodé tant de sa partie futuriste que de sa partie historique. Quant aux excès du « gore », ils sont judicieusement réservés à quelques éclairs de violence ainsi qu'aux rêves étranges qui ponctuent le récit à intervalles réguliers et

accusent le climat onirique dans lequel baigne tout le film. Celui-ci n'est-il pas aussi le rêve d'un cinéaste mieux connu comme producteur qui, de retour derrière la caméra après vingt ans d'absence, joue avec (et déjoue) sa propre légende?

Or, les frontières intérieures du cinéma se sont déplacées d'une manière si paradoxale que réaliser, aujourd'hui, un « palimpseste » de série B relève de ce qu'on appelait naguère un projet d'auteur. *Frankenstein Unbound* rejoint, par de curieux détours qui font sa singularité, l'obsession d'un cinéma qui n'en finit pas de vampiriser son passé. (Rappelons que Corman tenait un rôle court mais significatif dans *L'état des choses*, film que Wenders tourna quasi clandestinement, dans des conditions de série B, sur le plateau d'un autre spécialiste du cannibalisme, nul autre que Raoul Ruiz, dont Corman produisit d'ailleurs

quelques films : la boucle est bouclée). En glissant dans le temps vers les origines du mythe, Buchanan (alter ego du cinéaste aussi bien que du spectateur) est bel et bien passé de l'autre côté de l'écran, dans la matière même du rêve. ■

1. Le fameux pari pris par Byron, Percy et Mary Shelley, d'où allait naître *Frankenstein*, est ainsi le sujet du brillant roman d'Emmanuel Carrère : *Bravoure*.

FRANKENSTEIN UNBOUND

États-Unis 1990. Ré. : Roger Corman. Scé. : Corman et Francis X. Feemey d'après le roman de Brian W. Aldiss. Ph. : Armando Nannuzzi. Mont. : Gjiay Cassidy. Mus. : Carl Davis. Int. : John Hurt, Raul Julia, Bridget Fonda, Nick Brimble. 90 minutes. Couleur. Dist. : Fox.

JOHNNY DEPP
Cry-Baby

MAINTENANT EN VIDEO

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, 2^e étage, Montréal Qc H2J 2L1 287-1249